

Je vais bien,  
me t'en fais pas  
Olivier Adam

TICKET DE CAISSE

NOMB DESCRIPTION	PRIX F	MONTANT
1 HUILE CARREL. CAROL	16.80	16.80
1 PEPITO GN CHOC. NOI	7.35	7.35
1 RLX PAP. TOIL. MOLTO	15.50	15.50
1 POMME GOLDEN		
0.895 kg X 11.90 F/kg		10.65
<b>4 SOUS-TOTAL</b>		<b>50.30</b>
SOUS-TOTAL EURO		
1 EURO=6.559570 F		
<b>4 TOTAL</b>		<b>50.30</b>
TOTAL EURO		
1 EURO=6.559570 F		
ESPECES		
RENDU		
	50.30	
	0.00	

le dilettante



Olivier Adam

*Je vais bien,  
ne t'en fais pas*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 1999.

ISBN 978-2-84263-320-2

*Pour Karine  
À mes parents*



I



CLAIRE CLAQUE LA PORTE et tourne les clés. Il est dix heures. Elle commence à onze. Le Shopi ferme à vingt et une heures, elle fait la fermeture. Elle descend les escaliers quatre à quatre. Au kiosque, elle achète *Libé*. Il fait déjà chaud et elle ôte son gilet. La brasserie où elle a ses habitudes est fermée. C'est le mois d'août. Elle entre dans un petit café où trois vieux discutent football, devant leur troisième ballon de rouge. La patronne la salue à peine, la fait répéter deux fois lorsqu'elle commande son café et son croissant. Elle étale son journal sur la table, va directement à la page des annonces. Avec Loïc, ils lisaient toujours cette page, alors elle se dit qu'il pensera peut-être à lui laisser un message. Le café est très chaud. Elle se brûle un peu, repose la tasse, souffle sur une mèche. Elle a relevé ses cheveux presque roux et très lisses en une sorte de chignon flou et artistique. Elle se voit dans le miroir. Les vieux la regardent. Machinalement, elle amorce le

geste de tirer sur sa jupe. Mais aujourd'hui, elle porte un pantalon. Les vieux s'échangent vaguement quelques tuyaux, cochent les cases d'un bulletin de P.M.U. Claire feuillette son journal. Très distraitement. Elle grimace un peu en finissant son café. Juste au moment où elle avale le petit dépôt de sucre qui est resté au fond. Elle pose quelques pièces de monnaie près de sa tasse, se lève et s'en va. Elle dit au revoir. Personne ne lui répond.

Nadia est toute seule aux caisses. Avant onze heures, il n'y a pas grand monde. Juste les vieux du quartier avec leurs cabas à carreaux rouges et noirs. Claire s'installe. Nadia lui raconte sa soirée, comme tous les matins. Elle est cassée. Elle s'est couchée à quatre heures du matin. Et pas toute seule. Elle a ramené un grand type bourré de muscles. Ils ont dansé au moins deux heures l'un en face de l'autre, les yeux dans les yeux, la sueur au front. C'était une nuit latino. Ils se sont rapprochés, puis ont dansé l'un contre l'autre. Vous allez vous revoir ? demande Claire. Non, dit Nadia. Je sais même pas son nom, il ne m'a pas laissé de téléphone. Mais je lui ai laissé mon adresse. À tout hasard. Et toi, ta soirée ? Oh rien de spécial. Bouquiné un peu, regardé la télé, colin surgelé haricots verts, écouté Manu Chao, cinéma à vingt-deux heures au Pathé Wepler, rentrée, dormi...

Pommes golden, Décap' Four, un paquet d'Ariel petit format, papier toilette Moltonel, gel douche Ushuaïa, pâte à tarte feuilletée Herta, jus de pomme Pampryl, pistaches Bahlsen, tomates en grappes, fourme d'Ambert, lardons, une bouteille de Ballantine's, deux aubergines, un sachet de gruyère râpé, des crèmes à la noix de coco Gervais (les crèmes renversantes, nouveau !), voilà, ça vous fera deux cent soixante-trois francs et trente centimes, vous pouvez taper votre code, merci, au revoir, merci, bonne journée à vous aussi.

T'as vu comment il te regardait, dit Nadia. Non, j'ai pas remarqué. Tu remarques jamais rien. Ce type, ma parole, c'était un putain de canon, Claire. J'ai pas fait attention, je te dis, je regarde le code-barres, moi, c'est tout. Bonjour madame. Six œufs, un paquet de pommes de terre à frites, beurre Elle & Vire, trois bouteilles de Coca, huile tournesol, trois paquets de spaghettis Panzani, un paquet de riz Uncle Ben's, un rosbif, un grand pot de crème fraîche Bridélice, trois Yabon grand format, deux Danette familiales, à la vanille, trois riz au lait La Laitière, quatre paquets de

chips Vico, un saucisson Justin Bridou. Voilà, deux cent quatre-vingt-treize francs et cinq centimes, vous n'avez pas trois francs, c'est pas grave, au revoir madame, bonne journée. Putain, mate-moi ce cul, pouffe Nadia. Un peu trop fort. La grosse revient, furieuse. Elle veut parler au directeur. Elle fulmine, exige tout ce qu'elle peut, transpire tout autant. Nadia appelle au micro : « Monsieur Robert est demandé caisse quatre. » Monsieur Robert arrive, affable, écoute la grosse dame se plaindre, se confond en excuses, fusille Nadia du regard, promet que ça ne se reproduira pas. La grosse ajoute que de toute façon, c'est toujours pareil avec les étrangères, surtout les Arabes. Ça n'a rien à voir, dit doucement M. Robert, en lui souriant. La dame s'en va. Monsieur Robert regarde Nadia. Quelle grosse conne, il souffle, et puis il repart dans ses bureaux, replace un paquet de Pringles rouge au passage.

Il est dix-neuf heures. C'est la ruée. Les gens sortent du boulot et font leurs courses avant de rentrer. Ils sont pressés, fatigués, énervés de faire la queue, souvent pour peu d'articles. Claire se concentre, essaie de ne pas se tromper. Elle a mal au crâne. Nadia est partie. À la caisse d'à côté, Maud l'a remplacée. Maud ne dit jamais rien. C'est une grosse à lunettes avec un air un peu niais. Claire a un serrement de gorge ou de cœur. Elle a repéré ce type, dans la file. Un genre de mec louche qui a passé l'après-midi devant l'entrée du Shopi à insulter les passants et à la regarder, elle, en criant des mots qu'elle ne comprenait pas, en agitant ses mains, ses bras. Claire a eu peur, en a touché deux mots au vigile, qui a répondu qu'il était là pour s'occuper des vols à la tire, pas pour faire la police dans la rue. Sur ce, il est remonté au rayon des légumes où, c'est bien connu, frappent les malfrats, obscurs revendeurs de poireaux et de raisins en grappes. Claire en a parlé à Maud, qui n'a rien répondu.

Il reste juste deux clients avant lui, et le type la regarde fixement en marmonnant des trucs entre ses dents serrées, et qui le font baver un peu. Plus il avance, plus il parle fort, et plus Claire comprend qu'il l'insulte vraiment, qu'il la traite de salope et de petite pute. Voilà, c'est son tour, il n'a rien dans son panier. Claire lui dit bonjour, très doucement, avec un sourire, et l'autre con se met à gueuler, à vomir ses « grosse salope », « grosse pute », se met à taper comme un abruti sur la caisse en hurlant. Ses yeux sont vraiment pleins de sang, il est tout rouge et Claire pleure. Elle met ses bras en croix et protège son visage en se baissant un peu. Personne ne bouge, personne ne dit rien. Le vigile surveille les brocolis, les gens font tranquillement la queue, changent de file ou font mine d'avoir oublié le gruyère râpé avant de s'enfoncer à nouveau dans les rayons. On sait bien qu'ils rejoignent l'autre série de caisses, celle qui donne sur la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Claire n'en peut plus, elle court vers la sortie, entre dans le premier café. Tout le monde la regarde. Elle est affolée, elle sanglote en

hoquetant et son corps tremble. Sur sa blouse blanche, on voit bien le logo bleu et jaune de Shopi. Un garçon s'approche, lui dit de s'asseoir, tranquillement, là, au fond, près des deux vieilles qui sirotent un thé accompagné des biscuits qu'elles ont sortis de leur cabas. On lui apporte un chocolat qu'elle ne boira pas ou à peine. Qu'elle ne paiera pas non plus. Elle tente de se calmer. De reprendre son souffle. Avant de regagner sa caisse, elle demande au garçon d'aller voir au Shopi si tout est calme. Par la vitre, Claire voit les néons bleus d'une voiture de police, arrivée trop tard. Le garçon la rassure, la raccompagne jusqu'à sa caisse. Très vite une file se forme, composée d'impatients bien contents d'avoir repéré avant tout le monde la réouverture de la caisse numéro quatre, laissant échapper des « ah ! quand même » excédés. Claire les comprend. C'est jamais marrant de faire la queue après une journée de travail.

Vingt et une heure. Fermer la caisse. Claire a les yeux pleins d'étiquettes, la tête farcie de codes-barres.

Il fait encore chaud. On voit des couples sortir de leur tanière. Douche, maquillage, un petit whisky et les voilà repartis tout frais tout propres. Claire ouvre la porte. C'est un peu le bordel. Le canapé-lit est ouvert. Il y a une assiette sale et un verre qui traînent sur la moquette. Une culotte blanche et un soutien-gorge jaune à fleurs mauves dans un coin. Dans la petite cuisine ce n'est pas mieux. De la vaisselle dans l'évier, les plaques et le frigo pas très nets. Ce n'est pas grave, demain c'est jeudi, Claire commence à treize heures. Elle rangera un peu, ira nager une heure environ à la piscine Georges-Drigny, toute proche, avant de faire rouler les tapis, d'ouvrir et de fermer la caisse, de passer le rayon rouge horizontal sur les codes-barres des pots de moutarde, de taper le prix des fruits et légumes, de s'en souvenir pour les articles à la pièce (douze francs l'ananas, promotion de la semaine, quatre francs quatre-vingt-quinze l'avocat, quatre francs cinquante le concombre,

sept francs quatre-vingt-dix la botte de petits oignons blancs, cinq francs vingt la botte de persil...). Claire met un disque. Elle se prépare un café. Assise à la table du coin-cuisine, elle feuillette un catalogue de meubles en kit aux lignes suédoises. Elle cherche un filtre qu'elle ne trouve pas. Le café a un goût de Sopalin. Elle y touche à peine. Si elle avait trois sous devant elle, elle se paierait bien cette petite commode (un truc pour enfant, en bois blanc). On sonne. Claire décroche l'interphone. C'est Nadia. Elle se change à toute vitesse, quitte son vieux bas de survêtement vert molletonné contre un pantalon noir, le tee-shirt Naf Naf trop grand et usé pour un Petit Bateau, taille seize ans, résolument petit et collé à sa peau très pâle.

Claire se sent mal à l'aise. Elle ne sait pas quoi dire. Elle se sent bête. Elle n'a pas d'avis sur les questions que se posent Nadia et ses amies. Elle n'aime pas trop le quartier non plus, ni le café, rempli d'étudiants un peu bruyants. Nadia l'a convaincue de la suivre. Elle est avec quatre copines de fac. Elles vont à une fête, près du Luxembourg. Il n'est que vingt-deux heures quarante-cinq. Nadia dit qu'avant vingt-trois heures trente, minuit, c'est pas la peine d'y aller. Alors elles prennent un verre, font connaissance. En fait elles se connaissent déjà et se foutent de Claire. Nadia travaille chez Shopi juste pour l'été, histoire de se faire un peu d'argent de poche. En septembre, elle prépare un D.E.A. Sociologie ou quelque chose dans le genre. Les autres étudient la littérature, le marketing, la finance ou l'histoire. Une d'entre elles demande à Claire ce qu'elle fait en vrai dans la vie. Claire répond caissière. C'est mon métier. Après ça personne ne lui adresse plus

la parole, à part Nadia, qui lui demande comment elle va, lui fait des sourires, lui lance des regards.

Près du Luxembourg, on pourrait faire du vélo dans les appartements, des tableaux abstraits sont accrochés aux murs. De jeunes minets vomissent leur vodka, évaluent leurs ambitions financières en vue de leur imminente entrée sur le marché du travail, parlent de refuser toute offre à moins de deux cents kilofrancs annuels. Ils ne se sont pas emmerdés pour rien, tout de même, après toutes ces années d'études. Les autres n'avaient qu'à faire pareil, après tout. L'inégalité des chances, c'est de la branlette, chacun a la possibilité égale de réussir, de saisir sa chance. C'est quand même pas notre faute si les bougnoules en banlieue sont trop cons à faire les marioles pendant les cours. Après ils ont l'air de quoi. Les garçons deviennent dealers, les filles caissières au supermarché et basta, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Claire marche doucement sur le parquet vernis, un verre à la main, tend l'oreille aux conversations des jeunes gens. Ici on prononce